

dans l'est. La surface de la mer étincela sous ses rayons. Cette bienfaisante lumière ranima nos forces. Ma tête se redressa. Mes regards se portèrent à tous les points de l'horizon. J'aperçus la frégate. Elle était à cinq milles de nous, et ne formait plus qu'une masse sombre, à peine appréciable. Mais d'embarcations point !

Je voulus crier. A quoi bon, à pareille distance ! Mes lèvres gonflées ne laissent passer aucun son. Conseil put articuler quelques mots, et je l'entendis répéter à plusieurs reprises :

— « A nous ! à nous ! »

Nos mouvements un instant suspendus, nous écoutâmes. Et, fût-ce un de ces bourdonnements dont le sang oppressé emplît l'oreille, mais il me sembla qu'un cri répondait au cri de Conseil.

— « As-tu entendu ? murmurai-je. — Oui ! oui ! »

Et Conseil jeta dans l'espace un nouvel appel désespéré.

Cette fois, pas d'erreur possible ! Une voix humaine répondait à la nôtre ! Était-ce la voix de quelque infortuné, abandonné au milieu de l'Océan, quelque autre victime du choc éprouvé par le navire ? Ou plutôt une embarcation de la frégate ne nous hélait-elle pas dans l'ombre ?

Conseil fit un suprême effort, et, s'appuyant sur mon épaule, tandis que je résistais dans une dernière convulsion, il se dressa à demi hors de l'eau et retomba épuisé.

— « Qu'as-tu vu ? »

— « J'ai vu... murmura-t-il, j'ai vu... mais ne parlons pas... gardons toutes nos forces !... »

Qu'avait-il vu ? Alors, je ne sais pourquoi, la pensée du monstre me vint pour la première fois à l'esprit !... Mais cette voix cependant ?... Les temps ne sont plus où les Jonas se réfugiaient dans le ventre des baléines !

Pourtant, Conseil me remorquait encore. Il relevait parfois la tête, regardait devant lui, et jetait un cri de reconnaissance auquel répondait une voix de plus en plus rapprochée. Je l'entendais à peine. Mes forces étaient à bout ; mes doigts s'écartaient ; ma main ne me fournissait plus un point d'appui ; ma bouche, convulsivement ouverte, s'emplissait d'eau salée ; le froid m'enveloppait. Je relevai la tête une dernière fois, puis je m'abimai...

En cet instant, un corps dur me heurta. Je m'y cramponnai. Puis, je sentis qu'on me retirait, qu'on me ramenait à la surface de l'eau, que ma poitrine se dégonflait, et je m'évanouis...

Il est certain que je revins promptement à moi, grâce à de vigoureuses frictions qui me sillonnèrent le corps. J'eus ouvert les yeux...

— « Conseil ! murmurai-je. — Monsieur m'a sonné ? »

En ce moment, aux dernières clartés de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, j'aperçus une figure qui n'était pas celle de Conseil, et que je reconnus aussitôt.

— « Ned ! m'écriai-je. — En personne, monsieur, et qui court après sa prime ! »

— « Vous avez été précipité à la mer au choc de la frégate ? — Oui, monsieur le professeur, mais plus favorisé que vous, j'ai pu prendre pied presque immédiatement sur un îlot flottant. — Un îlot ? — Ou, pour mieux dire, sur notre narwal gigantesque. — Expliquez-vous, Ned. — Seulement, j'ai bientôt compris pourquoi mon harpon n'avait pu l'entamer et s'était émué sur sa peau. — Pourquoi, Ned, pourquoi ? — C'est que cette bête-là, monsieur le professeur, est faite en tôle d'acier ! »

Il faut ici que je reprenne mes esprits, que je revivifie mes souvenirs, que je contrôle moi-même mes assertions.

Les dernières paroles du Canadien avaient produit un revirement subit dans mon cerveau. Je me hissai rapidement au sommet de l'épave ou de l'objet à demi immergé qui nous servait de refuge. Je l'éprouvai du pied. C'était évidemment un corps dur, impénétrable, et non pas cette substance molle qui forme la masse des grands mammifères marins.

Mais ce corps dur pouvait être une carapace osseuse, semblable à celle des animaux antédiluviens, et j'en serais quitte pour classer le monstre parmi les reptiles amphibies, tels que les tortues ou les alligators.

Eh bien ! non ! Le dos noirâtre qui me supportait était lisse, poli, non imbriqué. Il rendait au choc une sonorité métallique, et, si incroyablement cela fût, il semblait que, dis-je, il était fait de plaques boulonnées.

Le doute n'était pas possible ! L'animal, le monstre, le phénomène naturel qui avait intrigué le monde savant tout entier, bouleversé et fourvoyé l'imagination des marins des deux hémisphères, il fallait bien le reconnaître, c'était un phénomène plus étonnant encore, un phénomène de main d'homme.

La découverte de l'existence de l'épave le plus fabuleux, le plus mythologique, n'eût pas, au même degré, surpris ma raison. Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. Mais trouver tout à coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'était à confondre l'esprit !

Il n'y avait pas à hésiter cependant. Nous étions étendus sur le dos d'une sorte de bateau sous-marin, autant que j'en pouvais juger, la forme d'un immense poisson d'acier. L'opinion de Ned Land était faite sur ce point. Conseil et moi, nous ne pûmes que nous y ranger.

— « Mais alors, dis-je, cet appareil renferme en lui un mécanisme de locomotion et un équipage pour le manoeuvrer ? — Evidemment, répondit le harponneur, et

néanmoins, depuis trois heures que j'habite cette île flottante, elle n'a pas donné signe de vie.

— « Ce bateau n'a pas marché ? — Non, monsieur Aronax. Il se laisse bercer au gré des lames, mais il ne bouge pas. — Nous savons, à n'en pas douter, cependant, qu'il est doué d'une grande vitesse. Or, comme il faut une machine pour produire cette vitesse et un mécanicien pour conduire cette machine, j'en conclus... que nous sommes sauvés. — Hum ! » fit Ned Land d'un ton réservé.

En ce moment, et comme pour donner raison à mon argumentation, un bouillonnement se fit à l'arrière de cet étrange appareil, dont le propulseur était évidemment une hélice, et il se mit en mouvement. Nous n'eûmes que le temps de nous accrocher à sa partie supérieure qui émergeait de quatre-vingts centimètres environ.

Très-heureusement sa vitesse n'était pas excessive.

— « Tant qu'il navigue horizontalement, murmura Ned Land, je n'ai rien à dire. Mais s'il lui prend la fantaisie de plonger, je ne donnerais pas deux dollars de ma peau ! »

Moins encore, aurait pu dire le Canadien. Il devenait donc urgent de communiquer avec les êtres quelconques renfermés dans les flancs de cette machine. Je cherchai à sa surface une ouverture, un panneau, « un trou d'homme », pour employer l'expression technique ; mais les lignes de boulons, solidement rabattues sur la jointure des tôles, étaient nettes et uniformes.

D'ailleurs, la lune disparut alors, et nous laissa dans une obscurité profonde. Il fallut attendre le jour pour aviser aux moyens de pénétrer à l'intérieur de ce bateau sous-marin.

Ainsi donc, notre salut dépendait uniquement du caprice des mystérieux timonniers qui dirigeaient cet appareil, et, s'ils plongeaient, nous étions perdus ! Ce cas excepté, je ne doutais pas de la possibilité d'entrer en relations avec eux. Et, en effet, s'ils ne faisaient pas eux-mêmes leur air, il fallait nécessairement qu'ils revinssent de temps en temps à la surface de l'Océan pour renouveler leur provision de molécules respirables. Donc, nécessité d'une ouverture qui mettait l'intérieur du bateau en communication avec l'atmosphère.

Quant à l'espoir d'être sauvé par le commandant Farragut, il fallait y renoncer complètement. Nous étions entraînés vers l'ouest, et j'estimai que notre vitesse, relativement modérée, atteignait douze milles à l'heure. L'hélice battait les flots avec une régularité mathématique, émergeant quelquefois et faisant jaillir l'eau phosphorescente à une grande hauteur.

Vers quatre heures du matin, la rapidité de l'appareil s'accrut. Nous résistions difficilement à ce vertigineux entraînement, lorsque les lames nous battaient de plein fouet. Heureusement, Ned rencontra sous sa main un large organeau fixé à la partie supérieure du dos de tôle, et nous parvîmes à nous y accrocher solidement.

Enfin cette longue nuit s'écoula. Mon souvenir incomplet ne me permet pas d'en retracer toutes les impressions. Un seul détail me revient à l'esprit. Pendant certaines accalmies de la mer et du vent, je crus entendre plusieurs fois des sons vagues, une sorte d'harmonie fugitive produite par des accords lointains. Quel était donc le mystère de cette navigation sous-marine dont le monde entier cherchait vainement l'explication ? Quels êtres vivaient dans cet étrange bateau ? Quel agent mécanique lui permettait de se déplacer avec une si prodigieuse vitesse ?

Le jour parut. Les brumes du matin nous enveloppaient, mais elles ne tardèrent pas à se déchirer. J'allais procéder à un examen attentif de la coque qui formait à sa partie supérieure une sorte de plate-forme horizontale, quand je la sentis s'enfoncer peu à peu.

— « Eh ! mille diables ! s'écria Ned Land, frappant du pied la tôle sonore, ouvrez donc, navigateurs peu hospitaliers ! »

Mais il était difficile de se faire entendre au milieu des battements assourdissants de l'hélice. Heureusement, le mouvement d'immersion s'arrêta.

Soudain, un bruit de ferrures violemment poussées se produisit à l'intérieur du bateau. Une plaque se souleva, un homme parut, jeta un cri bizarre et disparut aussitôt.

Quelques instants après, huit solides gailards, le visage voilé, apparaissaient silencieusement et nous entraînaient dans leur formidable machine.

(A continuer.)

POUR RIRE

— Il a été question, ces jours-ci, d'un duel entre deux docteurs.

On en parlait devant Gondinet.

— Comment ! fit-il... nous en leur suffisons plus !

— Au restaurant.

— Garçon, ces huîtres ne sont pas fraîches !

— Monsieur, je n'y puis rien : je ne suis pas dedans !

— Ça prouve que vous n'êtes pas à votre place, voilà tout !

— Toujours le jeu des définitions.

On avait proposé, l'autre jour, le mot *testament*.

Chacun dit la sienne.

Le prix fut accordé à la définition que voici : *TESTAMENT*. — Celui de tous les lits qui fait le plus rêver quand on est couché dessus.

L'HEURE DES ENFANTS

IMITÉ DE LONGFELLOW

A l'heure où finit le jour, où la nuit va commencer à descendre, il y a une pause dans les travaux de la journée, cette pause, qui ne le sait ? c'est l'heure des enfants.

Dans la chambre au-dessus de ma tête, j'entends des petits pieds qui s'impatiente, le bruit d'une porte que l'on ouvre, et de douces voix, des voix bien chères. De mon cabinet j'aperçois à la clarté de ma lampe, descendant tout doucement le grand escalier, Alice la sérieuse, la richeuse Allégra, Edith aux cheveux d'or.

On chuchote, puis on se tait ; mais je comprends bien, rien qu'à voir leurs yeux espieglés, que l'on compte, que l'on tient conseil pour me surprendre.

Tout à coup, on s'élance de la dernière marche, d'un bond on a franchi l'antichambre ; trois portes, pas de sentinelles ! Par ces trois portes, on fait invasion dans ma forteresse.

On escalade ma tour, on prend d'assaut les deux bras et le dossier de mon fauteuil. Où fuir ? je suis cerné : les assaillants sont partout à la fois !

Mes chéries me doivent de baisers, je suis enlacé de leurs bras : je suis si bien leur prisonnier que je songe à cet évêque de Bingen pris d'assaut par les rats dans sa tour, au milieu du Rhin !

Croyez-vous donc, bandits aux yeux bleus, qu'il suffise d'avoir escaladé la muraille, et qu'une vieille moustache comme moi ne soit pas de taille à vous tenir tête à tous. Je vous tiens ferme dans ma forteresse : je ne vous laisserai plus sortir ; je vous mettrai dans ma prison : ma prison, c'est mon cœur !

Et là je vous garderai toujours, oui, oui, toujours, jusqu'à ce que les murs de la prison s'écroulent, jusqu'à ce que la prison tombe en poussière.

J. GIRARDIN.

VARIÉTÉS

Rome et Paris. — Nous trouvons dans un extrait, publié par le *Canadien*, d'une lettre du juge Routhier, la comparaison suivante entre ces deux grandes villes, l'une la capitale du monde élégant, l'autre la capitale du monde catholique :

« Je voudrais vous dire un mot de Paris et de ce qui s'y passe. C'est bien là la grande ville, très belle et surtout très gaie ; mais sincèrement, si j'avais à choisir entre Paris et Rome, je choisirais cette dernière. On aime Paris, mais on admire Rome. Paris donne du plaisir, mais Rome donne du bonheur. A Paris, l'esprit seul joint ; à Rome, l'esprit et le cœur. On voudrait vivre à Paris ; mais à Rome on voudrait vivre et mourir ! Paris, c'est un grand et beau théâtre ; mais Rome, c'est un immense et admirable temple ! Paris, c'est un jardin de délices ; Rome, c'est le ciel sur la terre !

« Je suis tout ce qu'on peut dire en faveur de Paris : je me plais à contempler ses belles églises, ses grands édifices, ses monuments, ses jardins, ses boulevards, etc., etc., mais je donnerais tout cela pour Saint-Pierre et le Vatican ! Et dans certaines petites rues obscures de Rome, il y a de ces pans de murailles en ruines, de ces colonnes tronquées qui m'en disent plus que tous les boulevards, y compris le *Grand Opéra* et le *Splendide Hôtel*.

« Voilà mon impression. Je vous l'exprime en quelques mots, au fil de la plume ; mais plus tard, je développerai ce parallèle entre la *ville de l'esprit* et celle de l'âme. »

Invasion de Berlin par les Français ! — Avant la guerre, il n'y avait pas à Berlin plus de 200 ouvriers français ; il y en a aujourd'hui 2,400. Ce sont pour la plupart des stucateurs, charpentiers, tapissiers et dessinateurs qui sont très recherchés en raison de leur bon goût et de leur ponctualité. Le prince Von Pless à lui seul en emploie 60 à ériger une résidence style renaissance sous la direction de M. Détailler, architecte parisien et qui est consulté pour tous les travaux d'architecture un peu importants. Une grande partie de l'aristocratie envoie ses commandes à Paris où elles sont remplies mieux et à meilleur marché. Les ouvriers français gagnent à Berlin de 9 à 20 francs et sont très-économiques. Ils se tiennent ensemble et se réunissent chaque samedi soir dans un café à eux.

Chine. — Les progrès scientifiques. — Sous le titre de *Un Roger Bacon chinois*, l'*Ausland* parle d'un savant Chinois qui a fondé à Changhaï un établissement scientifique analogue à la fameuse chambre de travail du moine anglais. Avec une persistance de travail extraordinaire, ce Chinois, devant tous ses compatriotes, dont on blâme l'esprit stationnaire, a trouvé par lui-même le moyen de faire de la photographie, après s'être procuré les appareils, mais sans autre aide.

Après avoir étudié longuement la médecine avec un médecin européen, il s'est mis à préparer des médicaments, entre autres une médecine contre l'opium, très-efficace, paraît-il. Une sonnerie électrique, une imprimerie, des instruments chinois et européens complètent la collection scientifique de ce savant.

Mais l'objet principal de ses études et de toute sa vie est le perfectionnement de l'imprimerie chinoise, qui, comme on sait, inventée depuis plusieurs siècles, en était restée au degré le plus élémentaire. Avec l'aide de la presse des missions presbytériennes, notre savant s'est mis à fabriquer, pour la première fois en Chine, des caractères mobiles, ce qui est une entreprise immense, quand on pense qu'il faut fabriquer 6,664 matrices pour former un seul assortiment. Mais là encore on n'est pas arrivé au bout de la tâche, puisqu'il existe plus de 20,000 caractères chinois. Or il faut d'abord fabriquer chaque matrice en bois, puis la cliquer par la pile électrique. Il faudra quatorze ans à la presse des Missions pour livrer 24,000 caractères divers.

Depuis six ans que notre Chinois a commencé son travail, il a fabriqué déjà 5,000 matrices de petits caractères et 6,000 de deux numéros plus grands. Avec ce qu'il a déjà de petits caractères, il pourrait imprimer un volume. Mais il faudra du temps pour arriver aux 24,000, et s'il ne peut terminer lui-même cette grande œuvre, notre savant espère léguer sa tâche à son fils.

W. R.

Géants. — Dans un mémoire lu par M. le Cat devant l'Académie des Sciences de Rouen, sur les découvertes de géants des siècles passés, nous empruntons les renseignements suivants qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Un géant, mesurant plus de 8 pieds, fut montré à Rouen, en 1735 ; l'empereur Maximin était de cette taille.

Le corps d'Oreste, d'après les Grecs, avait 11½ pieds de hauteur.

Le géant Farragus, tué par Orlando, neveu de Charlemagne, mesurait 18 pieds.

En 1509, à Rouen, en creusant le sol, on trouva, dans une fosse, un crâne qui contenait un minot de blé d'Inde ; et sur la tombe il y avait une plaque de cuivre où étaient inscrits ces mots : « Dans cette tombe reposent les restes d'un noble et puissant seigneur, le chevalier de Ricou-de-Vallemont. »

Le 11 janvier 1613, en Dauphiné, en creusant sur les ruines d'un château, dans un endroit appelé le champ du géant, des maçons découvrirent, à la profondeur de 18 pieds, une tombe qui avait 30 pieds de longueur, 12 pieds de largeur, et 8 pieds de hauteur, sur laquelle était une pierre grise avec ces mots graves : « Thénolochus Rex. » A l'intérieur de la tombe, ils trouvèrent un squelette humain, intact, mesurant 25½ pieds de long, 10 pieds entre les deux épaules, et 5 pieds de l'estomac au dos.

Parties de la terre inconnues. — L'étendue de la surface inconnue de notre globe vers le pôle sud est telle qu'un éminent géographe a pu écrire :

« La lune pourrait y tomber sans toucher aux régions de la planète déjà visitées. »

Mais les mers polaires ne sont pas les seules espaces terrestres qui n'aient pas encore été explorés. Ainsi, en Asie, il reste à étudier diverses parties méridionales de l'Arabie, du Thibet oriental et de l'extrême Orient sibérien. En Afrique, la part de ce que l'on connaît est de beaucoup inférieure à celle qu'on ne connaît pas. On a encore à explorer l'Afrique centrale équatoriale du lac Tsad au lac de Tanganyika et du bassin du Bahr-el-Ghazal à celui de l'Ogooué, ainsi que certaines parties du pays des Gallas, c'est-à-dire environ deux cent cinquante mille lieues géographiques carrées. En Amérique, on ne connaît, sauf les côtes, ni ce qu'on appelle l'Amérique arctique, ni le Labrador septentrional, ni le territoire d'Alaska, ni l'intérieur et le nord du Groënland, etc. L'intérieur de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Guinée, l'Australie intérieure occidentale, sont en blanc sur nos cartes. On voit que, comme le dit très-bien M. Malte-Brun, il reste encore un vaste champ à l'activité des explorateurs et des géographes de l'avenir.

Le Vésuve gronde, Naples se réjouit. — Heureux pays de Naples !

Ce n'est pas là que le commerce sera jamais dans le marasme !

Dès que les hôtels se dégarnissent un peu, les fronts des intéressés deviennent soucieux ; mais, heureusement, ce n'est pas pour longtemps. Vingt-quatre heures après on s'aborde en se demandant :

— Est-ce que vous n'avez pas senti une secousse cette nuit ?

— Cette nuit ? Mais je ne dirais pas non... Attendez donc, un bruit que je ne délinquais pas bien...

— C'est ça même. Il n'y a plus à douter.

Et le lendemain, une dépêche, qui fera le tour de la presse étrangère, apprend aux curieux des deux mondes que le Vésuve semble promettre une éruption prochaine.

Et les curieux d'accourir en foule à Naples ! Et les hôteliers de se frotter les mains !

Car la nouvelle habilement rédigée — comme celle que je lisais encore hier — se termine ainsi : « Il n'est pas possible de dire dans combien de temps les premiers indices seront suivis d'effets réels. »

Ce qui non-seulement donne aux plus éloignés l'espoir d'arriver encore à temps pour voir l'irruption, mais permet encore de retenir indéfiniment ceux qui tiennent à jouir du spectacle.

Bien bon le truc, n'est-ce pas vrai ?